

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest FRICHE

Les "Chants intérieurs" de Marcel
Michelet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 321-327

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LES « CHANTS INTERIEURS »

de MARCEL MICHELET

Moins encore depuis les *Voix intérieures* de Victor Hugo que depuis les strophes si douloureusement poignantes d'un Baudelaire et d'un Verlaine, la poésie lyrique a réappris son impérieuse condition d'authenticité : être sincère ou ne pas être. Echo fidèle d'une vie intérieure, la poésie épousera nécessairement toute la richesse d'âme qu'elle consiste à traduire avec toutes les nuances indéfinies de ses résonances profondes. C'est l'écueil de très jeunes gens de ne faire retentir dans leurs poèmes qu'une portion bien restreinte, bien étroite du clavier intime, et de sembler confondre leurs aventures sentimentales ou charnelles avec le domaine complet de l'universelle Poésie. Mais qu'une âme déjà comblée d'expérience et assez engagée dans la vie pour voisiner avec l'âge mûr, qu'une âme où la grâce de l'onction sacerdotale, sans rien détruire des richesses de l'homme et de l'artiste, les a au contraire délicieusement affinées, qu'une âme de prêtre-poète module avec une lyre parfaitement accordée aux accents de sa muse et d'une main rompue à toutes les subtilités d'une technique, ici totalement détachée de soi et mise humblement au service de l'expression fidèle, alors un poème, un recueil de poèmes rutilera de cette beauté prenante et conquérante qui nous forcera doucement à dialoguer nous aussi avec cet Infini qui nous habite et nous enveloppe de tendresse. Il me semble qu'aucun éloge n'est plus digne de ces magnifiques *Chants Intérieurs* que nous offre la plume déjà si féconde de Monsieur le Chanoine Marcel Michelet. Comme toute âme a son itinéraire propre, c'est un dynamisme à la fois spirituel et esthétique qui nous apparaît ici sous la forme de cinq « mouvements poétiques » dont l'ordre de succession répond à cette trajectoire intérieure : *Vestiges, Nostalgie, Beauté secrète, Liturgie, Douleur maternelle.*

Vestiges : ce titre souligne la présence cachée du Créateur dans la création, où sont répandus les vestiges si capiteux, si fugaces aussi et si décevants de la Beauté Immobile. Le poète éprouve ce double effet d'attraction

suivie de déception que provoque la beauté créée, celle du monde, celle de l'art. C'est la « fugitive ».

Fuyante et souveraine
Beauté pleine de peine,
Visage enfant qui nous séduit,
Et disparaît parmi la nuit.

Le dernier poème de ce « mouvement », *Sur ton lac d'or*, marque une étape révolue :

Il faut quitter ce froid rivage,
L'âpre beauté n'est pas pour toi :
Allons chercher nouveau mirage
Dans les jardins de pure foi.
Mais cette route est notre Vie
Et ce courage est Vérité.

Nostalgie apparaît. Ces Vestiges d'abord aimés pour eux-mêmes, les voici qui suscitent dans l'âme une poignante nostalgie de la Beauté et de la Joie qu'ils désignent sans la contenir intégralement ; le désir qu'ils ont amorcé, l'âme le dirige cette fois vers l'Amour Infini qu'ils nomment sans le savoir :

Reste ma soif inassouvie
Mon déshonneur et mes dégoûts
De toute chose et de ma Vie
Loin de l'Amour et loin de Vous !

Cette nostalgie de la joie parfaite épouse deux thèmes entrelacés, comme chez tous les poètes authentiques depuis Baudelaire à Alain Fournier, le souvenir mêlé de regret des pures joies enfantines, et le sentiment aigu d'une Absence, l'absence de Dieu Plénitude de joie dans tout le créé.

L'enfance perdue :

Maison dans le feuillage, enfances revenues,
Votre aimable vestige est mort dans mon désert.

devenue objet de réminiscences tristement attendries !

Les souvenirs de mon enfance
Comme une source dans mon cœur

deviendra peu à peu, sous l'effet du progrès spirituel vers la joie, l'enfance retrouvée :

Voici renaître à l'infini
Ma verte enfance et mes attentes
Et mon espoir épanoui.

Quant au profond sentiment d'une Présence mystérieuse que fait éclater l'Absence éprouvée en toutes les choses auxquelles se prend notre pauvre cœur, le grand Claudel l'avait chantée en versets somptueux :

Ainsi toute la nature et ce grand vent amer qui des houles de la forêt tropicale passe à ce pin unique sur la triste pointe de Penzance,

C'est lui qui fait résonner notre exil en ce quelqu'un dont toute la terre est l'absence ! (*Messe là-bas.*)

Ecoutez comment le poète de *Nostalgie* se révèle sensible à cet appel :

Pourquoi m'avoir enseigné le mensonge
Me faire aimer l'exil qui se prolonge ?
Tout cela qui finit, ce sont choses amères...

Bercé d'ennui l'éternité d'une heure,
Mon cœur attend d'immobiles saisons.

Mes yeux fermés à la nuit lumineuse
Cherchent en vain le jour qui ne luit pas...

Ce sentiment va jusqu'à l'angoisse dans le poème *Détresse* :

Prisonnier de l'absence où mon âme est bannie
Me voici recouvert seul avec ma douleur...

Le poète gémit de sentir la puissance des liens qui l'enlacent au créé et il gémit également des liens douloureux dont Dieu se sert pour l'en arracher :

Jusques à quand, ô Toi, vers mon désir suprême,
Vers l'impossible amour et mon amer destin
Me tiendras-tu captive à tes liens que j'aime,
Sans trêve ni repos vers un fuyant matin ?

Si mon regard est vain dans le ciel déchiré,
Suivons jusqu'à la mort ton vestige adoré !

Toi seul vers qui je brame,
Prisonnier de l'absence où mon âme est bannie !

Mais l'amertume de ce sentiment d'exil — ces derniers vers l'indiquent — se laisse absorber peu à peu dans la certitude du Remède futur, la possession divine, dont l'espérance intrépide exorcise la douleur présente :

Combles-tu le désert de l'humaine présence ?

Que ta voix, ô Sagesse, à mon oreille chante ;
Oh ! Toi seule, je sais, tu pourras me guérir !

Et cette admirable image condense toute une synthèse d'expériences intérieures :

Mon cantique d'amour a saigné d'espérance...

Et l'on rencontre, répétée avec une insistance qui émeut et trahit bien les Pas du Céleste Visiteur dans l'âme qu'il pacifie et crucifie tout en même temps, cette union indissoluble de l'amour et de la douleur qui rappelle invinciblement le mot sublime de Violaine dans *l'Annonce* :

L'amour a fait la douleur et la douleur a fait l'amour.

C'est la communion sur la Croix avec le Compagnon Crucifié résidant au fond de l'âme.

Même la poésie mystique lui doit son origine :

Mon poème d'amour est né d'une souffrance
Qui ne peut être dite et meure dans mon cœur.

Tout le poème magnifique *As-tu trouvé* développe ce thème :

Dedans ton âme
As-tu trouvé
Le Bien aimé
Qui te réclame ?
Emprisonné
Par sa tendresse
Au cœur qu'il blesse
Jésus est né.

Et le poète bénit alors sa souffrance :

Béni le temps passé qui fut plein de détresse
Car tout amour se trempe au cœur de la tristesse.

Et l'on goûte à la fin du tercet que voici une image qui rayonne de beauté dense et lumineuse, un incontestable sommet poétique :

O Dieu, si tu m'entends, fais-moi venir à Toi,
Obscure et solitaire en la nuit de ma foi,
Traversant ma douleur avec un port de reine.

Cette fois la *Beauté secrète* est bien trouvée ; elle exprime toutes les richesses de la vie intérieure au sens

spirituel du terme, la vie avec Dieu en nous, et le poète exulte enfin d'habiter avec Lui dans la *Demeure secrète* :

Que m'importe la terre et les heures exquises,
Puisque voici le Verbe et l'éternel soleil ?
Que m'importe la terre et les heures exquises,
Puisqu'à jamais la Vie habite dans mon Ciel ?

Voici le quatrième mouvement poétique : *Liturgie*.

A mesure qu'il se dégage des prestiges de la dangereuse beauté créée, y compris ceux de l'Art et de la Poésie, hélas ! trop souvent divinisés par nos jeunes esthètes contemporains, le poète impose à sa propre muse cette austérité, ce renoncement qui s'expriment par une simplification formelle de plus en plus prononcée, signe de l'humiliation de la Poésie devant la Prière :

Dieu n'est pas dans les mots que tu forges sans Lui :
Laisse la poésie au poète banni.
C'est pourquoi tu trahis, pauvre prêtre poète,
De préférer à Dieu l'Apollon Musagète.

Et désormais il se contentera d'être le chanteur de Dieu :

Est-ce permis à Votre prêtre
De vous chanter, ô tendre Maître ?
Et d'enseigner votre beauté
Dont s'ornera la charité ?

Il chantera la *Vocation*, la *Fête-Dieu*, la *Transfiguration* ; savourons la limpidité franciscaine de ces accents, surgis un soir de Fête-Dieu, et comme ce lyrisme épouse des réactions familières à toute âme authentiquement chrétienne :

Ne vous étonnez pas que mon âme soit triste,
De voir en la clarté comme tout vous résiste,
Alors qu'il serait doux et consolant et bon
De se donner à vous dans un grand abandon.

Et ce sont enfin des hymnes liturgiques, tels que le *Jesu Dulcis Memoria* et le *Stabat Mater*, qui permettent au poète de la vie intérieure de couronner dans une triomphante humilité l'accord qu'il a rêvé entre poésie et prière, entre la servante et la reine. Qui ne subirait

le charme de cette prenante douceur, dans les sons de cette strophe suave :

Oh ! bienheureux ton souvenir
Dedans mon cœur comme une rose :
Plus que le miel et toute chose
Ton onction douce à mourir !

Enfin, voici les chants de la *Douleur Maternelle*.

Sait-on quelle place peut tenir une mère dans un cœur où déborde l'exquise délicatesse qu'il tient d'elle ? Sait-on le vide que creuse en lui le départ d'un être à ce point chéri ? Plus éloquente que de longues analyses et d'achevés portraits, la puissance suggestive émanant de telle ou telle strophe discrète :

C'était la paix comme aux jours de la reine Berthe,
Une aimable présence aux lieux qu'on adorait,
Dans les blondes moissons et la campagne verte ...
Hélas !... le temps n'est plus où la reine filait ...

Mais cette mère terrestre est associée, dans le cœur et l'inspiration du poète, à cette Mère Céleste, la douce Vierge qui est devenue la compagne sans cesse grandissante de sa vie intérieure ; c'est elle déjà que sa muse présentait au début du recueil, dans le *Vertige des Vestiges* !

Voici venir à nuits bleutées,
La Dame aux songes du bonheur.

N'est-ce pas elle encore qu'il invoquait dans les remous de sa nostalgie :

Ouvre mon cœur, ô belle Dame,
A la blessure que j'attends ;
Laisse tomber dedans mon âme
Un rayon d'or de ton printemps !

Le poème *Un sourire* atteste que ce vœu est comblé :

Je veux renaître en toi, bienheureuse et bénie !
Le sillon de ta joie entraîne mon cœur dur.
J'ai pleuré ton absence en douleur infinie ;
Un sourire de toi refait mon ciel d'azur !

Si ces brèves notations soulignent la marche générale de la pensée poétique, le lecteur se gardera de conclure qu'elles épuisent la richesse, l'élévation d'une inspiration qui plane sans quitter le niveau des humbles réalités quotidiennes, qui incorpore d'une forme impeccable un fonds d'autant plus substantiellement nourrissant qu'il échappe

par son ingénuité même, à la manie de l'édification préconçue. Forme impeccable, dis-je, encore que ponctuée de réussites particulièrement saisissantes, alternant avec des réalisations de niveau inégal. Si Marcel Michelet évite le dangereux snobisme de l'originalité esthétique à tout prix, du moins rien de ce qui constitue l'arsenal déjà prodigieusement riche des ressources expressives de la poésie ne manque à son œuvre. Rien ne dépasse en densité, en concentration suggestive, jusqu'à confiner à l'obscurité, les poèmes de sa première manière. Une fluidité verlainienne, coulée parfois dans le vers heptasyllabe, côtoie le majestueux distique à la Francis Jammes. Le poète me paraît surtout exceller dans l'usage de l'octosyllabe. Le poème intitulé *Aux durs chemins*, à quatre strophes de huit octosyllabes, que se partagent en deux parties égales les deux membres d'une antithèse, et qui réalise une parfaite unité rythmique — chaque vers comportant deux phonèmes de quatre syllabes — me fait songer hardiment au chef-d'œuvre. Dans ses poèmes de la seconde manière, le poète revenu le plus souvent à l'alexandrin lamartinien, véhicule de l'émotion directe, satisferait par la simplicité limpide de son vers et par la rigoureuse observation des contraintes, les classiques les plus sévères. Du moins, jamais ne manque cette suprême beauté de la poésie, ce don divin du nombre, le chant des assonances et des allitérations au service du sens. Savourons ceci entre autres :

Béni le flot d'argent sur nos branches qui penchent ;
La neige a tout repris sous sa caresse blanche.

« Nascuntur poetae »... Incontestablement, un poète nous est né, un joyau du Valais romand ; à ce nouvel émule d'un Louis le Cardonnal, lui aussi prêtre-poète, va notre fervent hommage. Comme lui, Marcel Michelet a réalisé l'union intime de l'art et de la prière ; trop sincèrement artiste pour donner dans l'hérésie du didactisme, trop profondément apôtre pour ne viser que l'art pour l'art, il a su profiter des contraintes techniques sans les rechercher pour elles-mêmes. L'audience qui l'attend dépassera les frontières de Romandie. Quelque séduisant que m'ait apparu le romancier de *Là-haut chantait la montagne*, j'inclinerais fort à donner la palme au profond et délicat poète des *Chants Intérieurs*.

Ernest FRICHE